

Avec le soutien de  
LA COOPÉRATION  
BELGE AU DÉVELOPPEMENT .be



DL 2010/3350/120

Exemplaire gratuit. Ne peut être vendu.

Editeur responsable :

Laurent Deutsch | Iles de Paix | rue du Marché 37 | 4500 Huy



Thomas Günzig

# La circoncision des crocodiles



Une première partie  
**dans un style occidental angoissé**

1

Souvent, je me demande ce que j'aurais pu devenir si les choses avaient été différentes et souvent, comme réponse à cette question, se profile dans une zone de mon esprit qui ne porte pas de nom, l'image d'un petit garçon qui aurait pu être normal. Un garçon aux cheveux lisses ou bien à peine ondulés, certainement pas frisés à la manière de ceux d'un petit chien brun. Un garçon blond, souriant, insouciant, presque arrogant, certainement bruyant, que des parents normaux auraient inscrit aux scouts ou bien au foot. Un petit garçon qui, comme je n'en eus pas la chance, n'aurait pas été élevé dans l'illusion d'être différent et d'appartenir à un monde qui valait mieux que tous les autres. Un monde où l'on ne pouvait rire que de blagues sophistiquées fermentées par des universitaires en tenue négligée, mais néanmoins coûteuse, où la musique baroque était l'absolu référent, où tout ce qui avait trait au travail manuel était vu avec bienveillance, mais avec, en coin, un insupportable sourire suffisant, où le sport était une catégorie des activités humaines que l'on pouvait laisser aux foules brutales et grossières qui encerclaient notre petite maison.

2

Mais les choses n'ont pas été différentes et, suivant les méandres compliqués des événements qui jalonnent près de quarante années de vie, la sensation profonde d'être un monstre s'était installée en moi.

Un monstre.

Un vrai monstre.

Des spécialistes s'étaient même penchés sur mon cas : la tenue malhabile d'un crayon dans les classes maternelles alerta une institutrice, les parents ne furent pas difficiles à convaincre (au

fond d'eux, ils l'avaient toujours su : ils ne pouvaient engendrer que de la différence). On m'avait confié à l'évaluation d'une psychologue auréolée du prestige d'une recommandation universitaire et l'on m'avait inscrit dans une école spécialement conçue pour les petits monstres.

Soit.

Avec les années et malgré mes efforts, le monstre n'est jamais mort. Il a résisté à toutes mes tentatives d'asphyxie, il a esquivé toutes mes attaques, il a surmonté toutes mes stratégies. Finalement, j'ai fini par me rendre à l'évidence : sa présence était inévitable, endémique, identique à celle d'un parasite attrapé au détour d'une crudité mal lavée. Il allait être toujours là, cherchant à faire de moi un petit bonhomme terrorisé par la vie, par le monde, par l'inattendu, par la rencontre. Essayant, chaque heure de chaque jour, de prendre mon existence, de la chiffonner comme le début raté d'une histoire et de la jeter dans la corbeille. Nourrissant le désir de me perdre dans un appartement pouilleux, vieux type parlant tout seul, sans femmes, sans enfants, sans bonheur, égaré dans le labyrinthe des nœuds mentaux qu'il aura passé des années à confectionner.

Classiquement, la technique avait été celle du simulacre : faire semblant d'être un homme aussi convenablement intégré à sa socioculture qu'une canette de coca au milieu de cent mille autres canettes de coca. Être souriant et à l'écoute malgré les invites du monstre à se terrorer, terrorisé, yeux clos et mains sur les oreilles. Simuler l'énergie et l'élan malgré l'omniprésente tentation de la somnolence, simuler la décontraction malgré la corde d'acier tendue de la gorge à l'estomac.

Il existe certainement, dans l'histoire, des cas où le simulacre s'est soldé par un échec. Où le resquilleur a fini par s'épuiser en vain effort et tout laisser tomber. À bout de souffle. Et pour qui, en peu de temps, comme un poulet que l'on plume, la vie n'aura laissé qu'une identité mise à nu, tremblante de honte et de dépit et d'amertume.

Dans mon cas, cela fonctionna. L'énergie du désespoir. La peur de la fin possible.

Presque contre mon gré, je devins quelqu'un d'amusant capable d'ouvrager des textes sombres, parfois un peu dégoûtants, chargés d'une violence suffisamment gratuite pour m'assurer un certain public et d'une poésie capable de donner le change m'assurant, elle, le respect de l'intelligentsia.

Paradoxalement, bien que cette activité soit devenue la clé de mon salut, je n'ai jamais vraiment aimé écrire. Au mieux, j'y trouve de brefs moments d'excitation créatrice, mais ces moments sont le plus souvent gâchés par l'impression qu'il s'agit fondamentalement d'une sorte de corvée.

D'un autre côté, une fois terminé, le travail m'assurait ce statut si particulier de « l'artiste » à qui on autorise avec sympathie,

une certaine excentricité. A-t-il l'air perdu ? C'est un artiste. Pose-t-il une question imbécile ? C'est un artiste. Est-il déprimé ? C'est un artiste... Toutes ces petites scories qui seraient apparues chez n'importe qui d'autre comme tous les signaux trahissant l'identité du parfait raté, étaient chez l'Artiste, perçues comme la naturelle manifestation de sa nature si particulière d'être inspiré et sensible.

Voilà un cliché qui tombait à point pour moi. Un cliché qui servait à merveille le simulacre.

Sans ça, j'aurais tout arrêté il y a longtemps.

Les gens aiment bien les auteurs. En leur compagnie, ils ont l'impression de s'offrir un peu de toute cette mythologie dont ils sont auréolés. La plupart des auteurs savent que toute cette mythologie, c'est de la pure connerie, un décor, un carton construit siècle après siècle et derrière lequel il n'y a qu'un paysage comme tous les autres paysages, gris, plat, jusqu'à la ligne d'horizon. Mais la plupart des auteurs ne disent rien, il y aurait trop à perdre à annoncer qu'il n'y a ni miracle, ni magie, ni inspiration... Juste un amas de trucs vieux comme le monde, de la poudre à jeter dans les yeux, quelques paillettes pour détourner l'attention.

Avec un peu de pratique, tout le monde pourrait y parvenir.

Toujours est-il que vu qu'on aime bien les auteurs, on les invite.

L'invitation classique est celle d'un groupe scolaire : un professeur invite l'auteur après avoir fait lire à ses élèves un texte.

Je l'ai fait.

Plus qu'à mon tour.

Combien d'élèves ? Combien de classes ? Combien de questions posées timidement, comme des devoirs obligés, pour des « points » ? Impossible de répondre à cette question... Des milliers d'élèves, dans des centaines de ces classes belges à la vétusté déprimante. Combien de kilomètres parcourus sur les autoroutes de Wallonie ? Des milliers aussi. Comme un livreur.

Il y a aussi l'invitation à « animer » un atelier d'écriture.

Souvent organisé dans des centres culturels, après les heures de bureau.

Il faut les trouver, à la tombée du jour, dans des rues portant des noms de villes toutes proches, chaussée de Nivelles, chaussée d'Ottignies, chaussée de Jemappes... Bâtiment en brique rouge, comme des échantillons de Louvain-la-Neuve, tantôt locaux rénovés, chaises et tables en plastique, tantôt misère socio culturelle : quelques bancs empruntés à l'école, des dossiers cassés, un néon Alzheimer fixé dans un plafond pelé. Et il faut organiser des jeux pour des dames adorant Jean d'Ormesson. Pour l'auteur, un seul objectif, les cinquante euros bruts de l'heure dont la maigre accumulation pourra avec un peu de chance payer la facture d'eau et de téléphone.

Il y a tout ça, toutes ces invitations.

Et il y a les voyages.

Pour voyager, il y a toutes sortes d'occasions et au début, flatté, poussé parfois par un éditeur pour qui votre présence dans un salon du livre semble relever d'une question de vie ou de mort, vous acceptez tout. Vous vous retrouverez alors, après de longues traversées en train, parfois finalisées par une heure d'autocar ou de taxi, dans des petites villes humides, impossibles à situer sur une carte de France. Une chambre dans un hôtel bruyant, négociée à bon prix par l'organisateur, une reproduction d'aquarelle au dessus du lit, un paysage campagnard, une télévision boulonnée sur une potence en acier noir, une armoire en contre-plaqué qu'on n'ouvrira jamais, une salle de bain jaunie où une vague odeur de Cif cache celle des lambris pourrissant lentement. La journée, c'est derrière une table, souvent sous un chapiteau, encadré par deux autres auteurs assis comme vous avec devant eux une pile de livres qui, comme le vôtre, n'intéressent personne : « La petite dame en



manteau gris», « Les aventuriers du Lloyd George », des titres comme ça... On sympathise un peu, fondamentalement on n'a rien à se dire, mais on reste terrifié à l'idée de devoir, le midi, déjeuner seul et le soir de se retrouver à la cantine de l'hôtel, seul encore une fois.

Avec le temps, une sorte de lassitude s'installe, certainement due au fait que l'on s'est aperçu que tout cela ne servait à rien, que les livres que vous avez écrits sont trop bizarres pour attirer un large public, présence dans les salons du livre ou pas... Alors, pour ne plus éprouver l'inévitable tristesse qui accompagne chacun de ces voyages inutiles, aussi et longs et gris que des serpents d'eau, on ne part plus.

On ne part plus... sauf si c'est loin. Partir loin, le monstre n'aime pas ça. Le monstre est un casanier. J'ai toujours eu l'impression que loin, on avait une chance, infime, aucune assurance là-dessus, de redevenir normal, comme filtré par la distance, distillé par les kilomètres. J'ai essayé la République tchèque, la Pologne, la Russie, l'Allemagne...

Ça n'avait pas marché.

Tous ces morceaux d'Europe semblaient se décliner les uns les autres comme les verbes d'une action semblable : partout le monde était pareil à lui même.

Le « loin » avait toujours l'aspect d'un « ici ». Les capitales étaient les même partout. Partout cette même odeur d'Europe capable de flotter jusqu'au Québec et au-delà, imprégnant tout, pareil à celle de la transpiration collant pour l'éternité, malgré les lessives, à un vieux linge déformé.

De Moscou à Montréal, de Prague à Berlin, de Rome à Madrid : mêmes avenues, mêmes panneaux publicitaires vantant les mêmes produits. Il y avait bien de subtiles nuances, plus ou moins de chaleur, plus ou moins de lumières, les habitant de telles villes semblaient en argile quand les habitants de telles autres étaient taillés dans le schiste. Telle épice était annoncée avec orgueil comme une spécialité sophistiquée, telle bière était bue par seaux entiers comme l'affirmation d'une spécificité nationale, telle caractéristique physique, une pommette haute ou bien la noirceur d'un regard, était présentée comme la réalité du sex appeal local.

Mais dans le fond, tout cela n'était que des gadgets. Les planches d'une palissade derrière laquelle il y avait toujours le

même terrain vague. Même l'Extrême-Orient, vers lequel j'allai à l'occasion formelle des « Journées de la Littérature » tendait d'innombrables ponts, longs et minces, vers les images assemblées par l'Occident : Tokyo, Hanoi, Bangkok auraient tout aussi bien pu être Jérusalem ou Tel-Aviv ou New York ou Londres ou Paris ou n'importe lequel de ces clous gris plantés tout autour de la Terre à la manière d'un haïku sinistre : « labyrinthe sans sortie, lever du jour, fin de la nuit ».

Au fond, j'avais toujours désiré qu'il existe quelque part un autre monde sur la Terre.

Un monde duquel les compteurs auraient été remis à zéro. Un étranger véritable qui aurait été capable, même pour un instant, de me sentir devenu normal, un monde qui ne me rappellerait pas à chaque instant, quelle infecte petite monstruosité vivait à l'intérieur de moi.

Ce que je connaissais de l'Afrique, c'était un tas d'images qui s'étaient amassées en congères dans mon imaginaire : le pays grotesque de « Tintin au Congo », l'Afrique coloniale et exotique de « Hatari » ou de « Zoulous ». L'Afrique belge de la « Légion saute sur Kolwezi ». L'Afrique animalière du Jardin extraordinaire, l'Afrique musicale des « Tambours du Burundi » que j'avais vus au Centre Culturel Jacques Franck quand j'avais neuf ans. L'Afrique squelettique des grandes famines des années quatre-vingts. L'Afrique sanglante entraperçue aux journaux télévisés des années nonante : machettes floues au téléobjectif, corps allongés au sol, pareils à un tas de linge sale, soldats imberbes drogués à mort. L'Afrique crasseuse du « Cauchemar de Darwin » ou l'Afrique des réseaux dont il m'était arrivé d'essayer, sans y parvenir, de comprendre les codes : Chine, Europe, États-Unis, Russie, coltan, diamant, or...

J'étais fatigué des voyages, j'avais acquis la conviction que je n'avais rien de mieux à faire que de rester chez moi, de sortir un minimum, de goûter chaque jour à l'incroyable luxe de vivre comme dans un cloître, mettant toute mon énergie dans l'élaboration de mes histoires.

Si au fond de moi il restait quelques étincelles de curiosité, c'était pour une traversée transatlantique sur un petit bateau à voile ou bien pour goûter à la vie dans n'importe quelle ville du Kansas ou du Missouri. C'était ça et c'était surtout pour être debout, un moment, quelque part en Afrique noire.

Je ne sais pas pourquoi.

Quand j'ai reçu le coup de téléphone, nous étions au début de l'automne belge. Cette saison est comme l'entrée d'un long tunnel. À l'image d'un linge bouilli, les journées raccourcissent, on doit réapprendre à vivre dans l'obscurité. Après l'été et ses éblouissements, il va falloir prendre l'habitude d'être une taupe. On sait qu'il fera longuement froid et longuement mouillé, qu'il faudra se couvrir des diverses couches chaudes et imperméables et qu'à son zénith le soleil ne vaudra pas mieux qu'une ampoule de quinze watts diffusant à travers l'abat-jour des nuages, une lueur grisâtre.

La proposition était simple : partir en Afrique noire, le Burkina Faso, la petite ville de Fada N'Gourma, y rester un peu et écrire un texte.

12

J'avais pris ça comme un défi, presque une provocation : je suis comme tous les véritables lâches, il faut que je simule le courage. J'étais débordé de travail, je ne voulais pas quitter les enfants, je ne voulais pas quitter la fiancée, je savais que je serais triste, je savais que je serais mal à l'aise, que ça allait me demander une énergie dingue et que peut-être, même, ça me coûterait de l'argent.

J'avais dit « oui ».

Ça allait se faire en mai.

L'hiver était passé par là, avec des fêtes dont je ne garde aucun souvenir.

Cette année-là, l'hiver déborda sur le printemps et colla à l'atmosphère jusqu'au mois d'avril.

Il y avait des vaccins obligatoires.

Comme tous les véritables lâches, si j'avais su, j'aurais demandé à ce qu'on m'envoie vers Ibiza.

Comme tous les véritables lâches, une fois que je compris que je n'aurais pas le choix, je me rendis à la Travel Clinic avec le sourire détendu de celui qui demande un menu Cheese avec un grand coca.

Ensuite, la prophylaxie antipaludique avec une liste d'effets secondaires longue comme le bras, fut, d'une certaine manière, ma première façon d'embarquer : il était question d'effets neuropsychologiques aux contours flous, de troubles gastro-intestinaux et de péripéties dermatologiques.

Des pastilles roses et rondes à prendre un jour avant le départ avec ce que le pharmacien appelait le repas « le plus gras » de la journée.

Je détestais manger gras.

Je m'étais donc forcé.

▀ homme avec lequel j'avais voyagé était le modèle parfait du héros normal. Un grand type d'une soixantaine d'années, aussi solide qu'un porte-conteneur, totalement sympathique et passionnément amoureux des Rolling Stones. Avant de partir, j'avais eu vaguement l'impression que les gens que j'allais rencontrer seraient des sortes de curés en civil. Îles de Paix, à mon oreille, ça pouvait rimer avec Opus Dei, grand crucifix en bois, internat tenu par des moines sadiques. J'imaginai des types en short parlant tout doucement du Saint Esprit dans l'oreille d'Africains abrutis par la faim et la soif. Je m'étais trompé : l'avion avait à peine décollé que l'homme recommandait un whisky double tout en me décrivant, l'œil étincelant, la vie dissolue de Keith Richards.

La religion, dans toute cette histoire, ça avait l'air d'être la troisième roue du carrosse.

Un truc comme les cellules procaryotes qui furent présentes à un certain moment de l'évolution du vivant, dont on peut encore trouver des traces, mais qui ne sont plus au cœur de l'histoire.

Je crois que c'est au moment où j'avais compris tout ça que j'avais commencé à me détendre.

J'ai toujours aimé les pays chauds. J'ai toujours bien supporté la chaleur. Le froid m'est souvent apparu comme un ennemi sournois, s'insinuant à travers les vestes les plus épaisses et capable de m'affaiblir lentement jusqu'à ce que mort s'ensuive. La chaleur, par contre, avait toujours été dans mon esprit, la source, le moteur, d'une sorte de libération.

Je suis comme beaucoup d'occidentaux, je crois fermement que la technologie est une divinité agissant positivement pour le bien-être des humains. Avant de partir, j'avais été dans un magasin spécialisé en vêtements pour « voyageurs » et j'avais acheté deux pantalons et deux chemises North Face fabriqués dans un textile clair dérivé du nylon. Le fabricant certifiait une protection « UPF 50 ». C'était léger, cela permettait en théorie l'évacuation de la transpiration, le tout était équipé de poches de sécurités nombreuses et pratiques.

Avec ça, je le sentais, j'aurais pu vivre la fin du monde comme si ça avait été une balade en Toscane.

Nous sommes arrivés à Ouagadougou en fin d'après-midi.

À ces latitudes, l'obscurité tombe à l'heure des crêpes. L'avion avait beau survoler la ville à basse altitude, l'obscurité au sol était presque totale.

Le Burkina Faso était un pays qui semblait soigner la qualité de son obscurité. Sans très bien savoir lesquelles, je m'étais dit que ça ouvrait des possibilités. Ça m'avait rendu heureux.



Ça avait fait l'effet d'un sèche-cheveux réglé au maximum et dirigé en pleine figure. À peine passé la petite porte de l'avion, une incroyable odeur de fuel, de feu de bois, de sel et d'épices m'était tombée dessus comme si on m'avait déversé sur les épaules une baignoire remplie à ras bord d'un brûlant bouillon africain.

Un minibus Ford du début des années quatre-vingt (sur la face antérieure d'un fauteuil craquelé, les restes reconnaissables d'un autocollant « Franky Goes To Hollywood » venaient témoigner de son âge aussi bien qu'aurait pu le faire une datation au carbone 14) nous avait conduits à une vingtaine de mètres de l'avion. Des plaques de bois clair, clouées à la va-vite, marquaient l'entrée de l'aéroport.

16

Depuis trente-neuf ans, le monde dans lequel je vivais était un monde tout en tension. Un monde capable de dépenser une quantité appréciable d'énergie pour maintenir l'apparence de l'organisation. Un monde réglé, régulé, où les soubresauts erratiques qui accompagnent les phénomènes vivants semblaient devoir être mis en boîte par des principes simples et puissants, comme si par la simple force de sa volonté, l'homme pouvait s'opposer à l'entropie.

Au sommet de ces principes se trouvait sans doute celui voulant que les aéroports soient des vitrines glabres et clinquantes, des lieux d'arrogance technologique. Les pays les plus modestes avaient toujours semblé vouloir faire de leurs aéroports des univers miniatures, reproduisant d'étranges fantasmes de perfection.

L'aéroport de Ouagadougou est un lieu simplement fonctionnel : une piste pour les avions, un couloir pour les passagers, deux guérites en contre-plaqué pour le contrôle des passeports.

Rien d'autre.

Trente-neuf ans que j'étais parcouru des lignes de tension occidentales, découpant le monde en petits secteurs d'activités, comme le feraient des fourmis sur une carcasse de vache.

Durant les quinze minutes bordéliques où je fis la queue jusqu'à ce qu'un grand policier noir appose un cachet sur mon passeport, je sentis que toutes les courroies qui me retenaient à quai depuis tellement d'années lâchaient les unes après les autres.

C'était une impression agréable. Peut-être proche de ce que peuvent ressentir les cosmonautes découvrant l'apesanteur.





Une deuxième partie  
**dans un style beaucoup plus relax**  
directement inspiré du  
**« Fada N’Gourma way of life »**

# PERDU

**A**près mon retour, j'ai longtemps réfléchi à la façon de procéder pour dire les choses comme elles s'étaient passées. Et, à l'heure où j'écris ces lignes, je ne sais toujours pas comment faire.

En gros, le soir de notre arrivée, j'étais un peu KO. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'arrêtais pas de penser à ce test de psychologie cognitive très simple qui consiste à cacher un sèche-cheveux dans une cuisine. À tous les coups, personne ne le trouve, simplement parce que le cerveau n'est pas prêt à reconnaître un objet de ce type à cet endroit.

20

Arriver à Ouagadougou en pleine nuit, ça fonctionne un peu comme ça : il y a bien des éléments familiers, comme des gens ou bien des voitures ou des maisons, tout ça... Mais ces choses ne semblent pas à leur place : des gens sur les voitures, les voitures dans les maisons, les maisons sur la rue. Comme si un « bug » avait saisi la ville au moment du lancement du programme.

Je m'étais laissé guider. Le grand type sympa avec qui j'avais voyagé était très à l'aise avec ce qui m'apparaissait comme un paisible chaos. Il m'avait présenté un type du coin qui s'appelait Fidèle, qui était « chauffeur » et qui en effet, maniait sa grande 4x4 avec autant de facilité que si c'était un petit chien. Surtout il m'avait présenté Gaël, le type chez qui j'allais loger dix jours.

J'avais nourri pas mal d'angoisse à l'idée de passer dix jours dans la maison d'un type que je ne connaissais pas. J'ai deux

phobies : celle de partir sans avoir prévu des vêtements assez chauds et celle de me retrouver pendant des jours dans la maison d'un homme à qui je n'aurais rien à dire. J'ai terriblement peur du poids des longs silences, tellement peur que je suis capable de dépenser une énergie considérable à essayer de les meubler par tous les moyens.

Dès les premiers instants, j'avais été rassuré : Gaël était un peu comme un rocher, grand truc indestructible qui avait l'air terriblement éloigné de l'idée classique que je me faisais des « problèmes ». En gros, j'avais su dès les premiers instants que Gaël, ça allait « bien se passer... ».

On avait déposé nos affaires dans une « maison de passage » appartenant aux Îles de Paix. On m'avait montré la chambre où j'allais dormir : un lit étrangement petit, une moustiquaire, une vue sur l'arrière d'un jardin aussi sec qu'un barbecue et un « airco » hoquetant un courant d'air à dix-huit degrés juste au niveau des omoplates.

Comme dans un rêve, j'ai suivi tout le monde dans un restaurant libanais où des blancs suaient sur des mezzes huileux.

Puis nous sommes rentrés nous coucher.

J'ai dormi bizarrement : des bruits vraiment étranges, produits par des créatures toutes proches, se faufilaient par la fenêtre. J'avais en tête ce film de Bob Rafelson, « Aux sources du Nil », dans lequel un insecte rentre dans l'oreille d'un explorateur anglais qui finit par en mourir après des semaines de souffrance.

La moustiquaire bougeait beaucoup.

Il fallait que je sois vigilant.

Malgré tout, le lendemain, j'étais en forme.

On avait mangé une omelette.

Je m'étais demandé quel genre de poules avait pondu les œufs. Je me demandais s'il y avait des risques de salmonellose ou d'autres trucs.

Mais j'avais mangé quand même et j'avais pris ma *Malarone*.

Nous avons pris la route pour Fada. Une ville qui se trouvait tout à l'Est. Fidèle était au volant, j'étais assis à l'arrière avec Gaël.

Petit à petit, on a quitté Ouagadougou et nous nous sommes engagés sur une route goudronnée en mauvais état.

22 À travers la fenêtre entrouverte de la voiture nous parvenait une incroyable odeur de feu de bois. Cette route, et avec elle le pays tout entier, avaient une odeur d'incendie.

Après quelques kilomètres, à gauche comme à droite, ce ne fut plus qu'une végétation courte et sèche poussant sur une terre rouge comme du sang séché.

À intervalles irréguliers, nous traversions des petits villages, amas de boutiques en tôles ou d'abris fragiles où des hommes, des femmes et des enfants somnolaient paisiblement. Il faisait tellement chaud que les mères laissaient leurs bébés tremper dans des bassines en inox remplies d'un fond d'eau. Mouillés, ces bébés dodus à l'épiderme acajou ressemblaient à des ballons de rugby.

La route ne semblait pas pouvoir, ni vouloir, arrêter la force vitale des choses : des chèvres, des moutons, des ânes, des

poules, des gens traversaient sans trop se soucier du danger que représentaient les camions et les camionnettes tellement surchargés que leur bas de caisse raclait le gravier. Parfois, probablement épuisé par un voyage qui devait les conduire jusqu'au Togo où au Mali, des camionneurs avaient arrêté leur engin, tout simplement au beau milieu de la route, et ils dormaient en-dessous, comme si ces tonnes de fer et d'acier, avaient été une simple moustiquaire.

Finalement, une plaque rongée par la corrosion annonça « Fada N'Gourma ».

Fidèle quitta la route et bifurqua sur un sentier en terre. Il y avait comme des trous d'obus un peu partout, comme s'il y avait eu la guerre. Gaël me dit simplement qu'il avait plu « assez fort ».

23

La 4x4 faisait bien son travail, elle passait vraiment partout.

On finit par s'arrêter.

On descendit.

Il faisait encore plus chaud qu'à Ouagadougou. Je ne savais pas que sur Terre, il était possible qu'il fasse aussi chaud sans l'aide d'une source d'énergie artificielle comme, par exemple, un fer à souder ou une plaque de cuisson en vitrocéramique.

Gaël me demanda plusieurs fois si « j'étais bien certain de vouloir loger chez lui » Il me répéta que je n'étais « pas obligé » et que je pouvais aussi « aller à l'hôtel ».

Ne voulait-il plus me voir chez lui ?



Était-ce une question piège à laquelle il n'existe pas de réponse ?

Finalement, je m'étais dit qu'il voulait seulement être gentil.

J'avais répondu que « chez lui » c'était bien.

Il avait ouvert la grille et j'avais découvert l'endroit où j'allais passer dix jours.

Chez Gaël, c'est chouette. Une cour assez grande avec quelques plantes étonnamment vertes, un abri pour un gardien qu'on ne voit jamais, une table et des chaises d'extérieur où personne ne va jamais parce qu'on pourrait y faire bouillir de l'eau juste en l'oubliant au soleil, et puis une maison, simple, mais confortable.

24

Le seul défaut, c'était que la porte des toilettes ne fermait pas.

Le genre de trucs qui me traumatise.

Mais sinon, c'était bien.

Ma chambre aussi était bien.

Un air conditionné qui fonctionnait, un petit bureau, deux fenêtres et un matelas à motifs Snoopy dont j'avais du mal à imaginer le parcours jusqu'à cette petite ville sub-sahélienne.

Une jeune femme avait préparé une salade. Une jeune femme à l'âge indéfinissable, quelque part entre quinze et quarante-cinq ans. C'était la dame qui travaillait chez Gaël. Elle s'appelait Dimanche et elle était d'une timidité tellement abyssale qu'elle semblait embarrassée d'avoir une ombre.

Comme en écho, je ne trouvais rien d'autre à faire qu'à lui sourire un peu bêtement.

Il avait fallu qu'on me présente à tous ceux qui travaillaient dans les bureaux d'Îles de Paix. Accompagné par le grand type, j'avais fait le tour, j'avais serré des mains à des ingénieurs, à des comptables, à des secrétaires, à des superviseurs, à des mécaniciens... Sur les murs, il y avait toutes sortes de cartes avec des épingles, des cercles entourant des zones que j'étais incapable d'identifier.

Personne, à commencer par moi, ne semblait vraiment comprendre ce que je faisais là.

Avec le grand type, on s'était promené en ville. C'était la fin du jour. Il commençait à faire sombre et avec les gaz d'échappement, l'air ressemblait à une fenêtre sale. Sous le regard vertical de gros vautours chargés de poussière, des femmes faisaient cuire des trucs végétaux dans de l'huile.

Dans une semi-obscurité, on avait regardé des types jouer à la pétanque, puis nous étions rentrés. Il faisait maintenant tout à fait noir. Aussi noir que dans une bouteille d'encre. Avec les trous sur la route, c'était un peu dangereux. Des mobyettes aux phares jaunâtres nous dépassaient à faible allure.

J'avais pris une longue douche pour me débarrasser du demi-kilo de poussière qui collait à ma transpiration.

J'avais dormi.

J'avais essayé de dormir.

Je n'ai pas vraiment dormi. D'ailleurs pendant les dix jours qui allaient venir, je n'allais pas vraiment dormir : au dessus de

moi, la machine à air conditionné s'arrêtait en faisant un bruit de poids lourd qui freine à bloc. Et quand dans ma chambre il faisait calme, dehors les « couacs » des geckos laissaient la place aux invisibles grillons africains : un murmure aigu au rythme lent, comme le volet d'une maison vide qui grincerait dans le vent.

À l'aube, le vacarme de la rue reprenait : des cris, des moteurs, des ânes, des poules, des cochons, des chiens, des chats, des oiseaux, des radios... Et encore mille choses cognantes, pulsantes et résonnantes qui faisaient, dans leur coin, comme un festival de musique expérimentale.

26

Le lendemain, sur une indiscretion de Yolande, une jolie jeune femme qui travaillait sans transpirer dans un bureau à plus de soixante degrés, j'avais appris que j'étais défini comme un « Blanc Bonne Arrivée ». Un blanc qui est un peu comme un bébé découvrant le monde et ne sachant pas vraiment comment s'y prendre. Plus tard, dans la voiture pilotée par Fidèle en direction d'un puits creusé en pleine brousse, je m'étais dit que c'était tout à fait ça.

Ici, dans ce pays livré à la poussière et à la chaleur, dans ce pays où des sacs plastique fleurissaient comme des fleurs noires autour de chaque village, dans ce pays capable d'empiler quinze chèvres sur une seule mobylette, j'étais un débutant.

J'étais perdu.

J'étais heureux.

On m'avait montré des puits. Tout autour, des enfants à moitié nus, avec des nombrils aussi proéminents que des noix de cajou, jouaient sur le béton trempé pendant qu'un plus grand pompait avec énergie.

L'Énergie.

Il y avait cette rumeur qui courait dans les imaginaires sur le « noir paresseux »

J'ai vu des femmes entretenir seules des retenues d'eau, posant caillou après caillou, sur des centaines de mètres.

J'ai vu un homme plier seul, à l'aide d'une pince et de deux clous, les tiges d'acier du béton armé d'une future école.

Parfois, sorti de nulle part, à des kilomètres du premier village, un enfant à vélo : une main sur le guidon, l'autre portant un sac.

On pense souvent que les Japonais ont l'effort dans le sang. Sans doute que les Burkinabé sont les Japonais de l'Afrique.

Tous ces types et ces filles d'Îles de Paix faisaient un travail de dingue : des barrages, des puits, des écoles... Des trucs simples qui servaient à quelque chose.

Leur pays n'avait, en définitive, qu'assez peu de chose à leur offrir : pas d'eau, pas de mer, pas de grande prairie verdoyante pour y élever les vaches obèses dont nous sommes coutumiers. Peu d'or, pas de coltan, pas de diamant, pas de luxuriantes réserves naturelles. Les Burkinabé que j'avais croisés n'avaient pas l'air de s'en faire plus que ça. Ils avaient remplacé

tout ça par une énergie incroyable, le genre d'énergie qui n'a peur de rien, le genre d'énergie capable de déplacer le ciel, de trouer les montagnes ou de creuser la pierre à mains nues. Peu importait.

Et chaque soir, on les voyait rentrer, qui dans la brousse, qui en ville, dans ces petites maison en terre, sous le regard mi-clos de chèvres à peine plus épaisses qu'un marque-page. On sentait ces odeurs de mil et d'huile chaude, pas de télé, au mieux un poste de radio à piles crachant un tube local.

Et puis le silence pour quelques heures, en attendant le matin.

Tous les gars d'Îles de Paix, leur travail c'était ça, être une espèce de catalyseur, une interface capable d'utiliser au mieux cette énergie, de la concentrer, de l'équiper, de lui donner des perspectives.

Et puis une fois que c'était fait, que toute cette machine était en route, de s'en aller et de laisser tous le monde se débrouiller.

Ils n'avaient pas vocation à s'incruster.

Je m'étais senti un peu con, avec mon écriture à trois sous.

Un bouquin n'a jamais nourri personne.

Étrangement, l'omniprésence de l'énergie était contagieuse, comme si elle se transmettait par une sorte de phénomène osmotique. Alors qu'en temps normal, je serais plutôt du genre à aimer rester totalement sur place, j'étais saisi par de mystérieuses envies d'effort physique.

Je n'avais pas dû insister longtemps pour que le grand type sportif, grand chef d'Îles de Paix, accepte de m'accompagner

sur la « Colline du Chef ». Un lieu sacré, une grosse pierre, une proéminence, un téton poussé hors du paysage plat de la brousse burkinabé. Depuis les bureaux, la marche était plus longue que prévu au milieu de l'horizon rougeâtre. Et puis l'escalade courte, mais technique, avant d'arriver au sommet, infesté par les mouches et une odeur de charogne, souvenir des sacrifices humains qui y avaient lieu dans un lointain passé.

Nous étions redescendus, nous en avons fait le tour, nous avons examiné (sans oser y toucher) un vase dans lequel, nous l'avons appris plus tard, était enfermé un fétiche. Puis nous étions rentrés. Le grand type était aussi solide qu'un char Sherman... J'étais crevé, mais orgueilleux. Je n'avais rien dit, j'avais tenu le rythme.

Une bonne fatigue africaine.

J'avais dormi comme un mort.

En pleine nuit, le vent s'était mis à souffler dans les rues de la ville. Un vent plus fort que tout ce que j'avais pu connaître. Un vent qui semblait capable d'arracher la maison de ses fondations. Je m'étais levé, je m'étais habillé. Je m'étais demandé si c'était ça, un cyclone : un bruit de fin du monde, comme si l'univers entier avait mis en route toutes ses machines de chantier pour labourer une bonne fois la planète dans un sens et puis dans l'autre.

J'étais sorti. C'étaient les premières lueurs de l'aube. Avec la poussière rouge qui saturait l'atmosphère, on voyait comme à travers une eau vaseuse.

De courtes silhouettes floues allaient et venaient à quatre pattes : des cochons noirs ou rose sale profitant sans doute de

cette heure sans humains. Près de moi, l'œil aussi mat qu'un ciel d'orage, l'un d'eux mâchait lentement des feuilles de papier journal qui lui avaient été livrées par le vent.

La tempête s'était calmée.

L'air s'était éclairci.

Dans la faible lumière de cette heure matinale, on voyait, au dessus des toits en tôle, les lumières rougeoyantes des antennes relais GSM qui encerclaient la ville, pareilles à une armée extraterrestre.

Le jour et ses chaleurs avaient fini par arriver. Chassés, les porcs laissèrent la place à ces petites chèvres aux queues dressées comme des l que j'avais déjà croisées en brousse.

30

Les vélos, les motos, les tonnes de gaz d'échappement et de particules lourdes, l'odeur de mangue et d'ananas fermenté, les ânes éjectant des crottes aussi serrées que des balles de tennis, et tout le spectacle reprit.

Le même que la veille.

Le même, sans doute qu'il y a dix, ou vingt ou trente ans et le même que dans dix, vingt ou trente ans.

Après quelques jours, des habitudes s'étaient mises en place, j'errais un peu le matin : le marché, les rues, la brousse, les chantiers. Je retrouvais Gaël en début d'après-midi. Toujours aussi calme qu'un grand chêne. Et puis, le soir, avec les employés du bureau, j'allais dans un maquis manger dans l'obscurité des brochettes de chèvre épicées et boire de la bière locale.

La vie n'aurait pas pu être plus belle.

Avant de partir, j'avais fait une promenade en solitaire. Je m'étais arrêté longuement à l'endroit qui ressemblait le plus au centre de la ville : un gros rond point où venaient se croiser trois routes asphaltées en mauvais état. Devant moi, un poussin perdu, crasseux, appelait sa mère à grands cris.

Pas une seule mère à l'horizon.

J'avais senti une vague de tristesse : une tristesse où se mêlait l'idée du retour et celle que j'allais devoir redevenir cette espèce de clown que je détestais.

Un moment, je m'étais demandé s'il y avait une quelconque possibilité de venir m'installer là, à Fada N'Gourma, et d'y vivre comme tout le monde : avec rien, quelques mètres carrés de terre battue, des murs en boue séchée et un toit en paille. Gagner quelques centimes par jour en vendant des œufs, en réparant des vélos, en échangeant des cartes de téléphone.

Ce n'était pas possible, les enfants auraient râlé.

En rentrant, j'étais passé à côté du lac, une eau aussi grise qu'une mine de crayon, autour duquel s'organisaient des activités dont le sens m'échappait : un camion, une femme, un animal... Et toujours, autour de l'activité urbaine, je pouvais sentir la brousse, toute proche, étendant ses longs doigts secs jusqu'au cœur de la ville.

Le jour du départ, Dimanche m'avait apporté un jus rouge et sucré.

Son goût me suivit jusqu'à l'aéroport.

Dans l'avion qui me ramenait à Bruxelles, je me demandais ce qui m'était arrivé.



J'avais l'impression d'avoir été sauvé.

Je n'aurais pas pu dire de quoi.

J'avais l'impression que toutes sortes de pièces perdues s'étaient remises en place.

Je ne peux pas y voir autre chose qu'une intervention magique, sans doute, aurais-je attiré la sympathie de l'un ou l'autre fétiche.

On dit que les imaginaires ont un pays : si c'est vrai, j'ai trouvé le mien.

Dans un tiroir de la cuisine, j'ai une petite boîte en plastique que m'avait donnée Yolande.

32

À l'intérieur, il y a quelques centaines de grammes de ces épices étranges et savoureuses que les maquis servent avec la viande grillée.

Quand je sens que le monstre cherche à revenir.

Que la réalité recommence à perdre ses pièces, j'en respire simplement l'odeur.

Et la magie agit à nouveau.

La vie restera une fête.

